

SOLEIL SUR LE GAVE

Le ciel plombé, brûlant pleins feux a figé le gave à son niveau le plus bas. Drôle de silence sans vie. Les galets, poussés par mégarde d'un coup de talon, cognent et claquent comme des pelotes sur le mur du fronton.

Pas un souffle: Je m'assieds au bord du pool pour ne pas déranger. J'ai chaud dans mes waders. Comme d'habitude, j'ai traversé plusieurs champs de maïs et suis griffé par les ronces, sali par un mélange de sueur de terre et d'herbe.

Au passage de la clôture, je me suis planté une pointe de barbelés et, tout à l'heure, j'aurai les caoutchoucs remplis d'eau.
Une buse tourne lentement au-dessus de ma tête puis rase les gravières d'une ombre glissante.

Je regarde l'eau longtemps...Ce miroir glacé cache une vie étrange.
Je marche vers l'amont sans brusquer. Je suis plus calme et sens mieux la rivière.
Les crues des fontes des neiges ont creusé des tunnels dans les courbes du gave, les racines des vieux arbres s'accrochent à la roche.

Je dois ramper, me tordre, grimper, glisser, me couler pour remonter quelques dizaines de mètres et m'arrêter, regarder, écouter.
Derrière moi, une truite a sauté haut et fort, frappant l'eau du plat de sa queue.
Elle n'est pas gobeuse...
Il faut être fou pour pêcher en plein soleil d'août sur ce gave où il n'y aura pas d'éclosions avant ce soir.

J'approche lentement des gorges et longe un couloir de schistes feuilletés par le travers.
Une courte veine est cassée par un à pic où l'eau est bleu profond comme la mer.
J'évolue difficilement sur ce passage coupant, glissant, et me rabote le flanc pour ne pas perdre l'équilibre, ni frotter la canne, cogner le moulinet, érailler la soie.
Ma mouche est déjà fixée sur un douze centième. C'est bien pour une main souple, mais je suis un peu inquiet de la puissance des bêtes qu'on trouve par ici.
Les grosses truites m'impressionnent toujours un peu...
La quiétude est parfois rompue par l'éclair d'un martin pêcheur, flèche azur, cri bref,
La nage du ragondin, tête haute et cul bas ou les plongées de la grosse libellule, Canadair vrombissant.

Chaque fois je sursaute, car c'est le gobage que j'attends. Celui, bruyant d'une truitelle, mais qu'importe s'il est prometteur, ou celui, plus discret, remous léger, de la belle recherchée.

Je suis très concentré sur ces bruits-là. Je les écoute inlassablement dans ma tête pour mieux les surprendre. Je les imagine, là, devant une souche ou dans la coulée, sur le milieu du plat ou en fin de lisse.

Pour ce soir, j'ai réparé ma lampe stylo et pourrai, sans problème attacher le gros sedge de la dernière chance. Pourvu que les chauve souris ne soient pas tentées.

Cette fois-ci, j'ai bien mon aiguille à déboucher l'oeillet de l'hameçon encombré du vernis que j'oublie de percer au sortir de l'étau.

Car je monte mes mouches. Pas bien encore: si les spires sont bien serrées, les cerques sont trop longs, les hackles trop fournis. Que voulez-vous, en hiver, sur l'étau, on veut trop bien faire, et, un tour de plus, c'est si facile.

Quatre bulles bien grasses ont éclaté mollement contre la rive. Une ride, virgule paresseuse a déformé la surface, cinq à six bulles encore, mon coeur bat, la crête d'une nageoire peigne l'eau sans bruit...

Plus rien...

Mais si, devant, la bête fouille dans ça d'eau, dix centimètres, pas plus, tout contre la berge.

Des crampes dans les jambes, je coule dans mes waders, ma main se crispe.

Ne pas bouger, vider la tête...

Elle nymphe, creuse la vase, intercepte et capte sous le film de l'eau.

Je ne la vois pas dans cette petite flaque alors que le gave est si grand, dans ce filet d'eau, alors qu'il est si profond.

J'attaque en sèche, à genoux. Six mètres, c'est trop près, pas d'arabesques, petite soie maladroite, queue de rat trop longue qui claque le vide mais finit par s'arrondir, se détendre, se boucler, pour dérouler, reprendre par l'arrière, frôler les ronces, pour repartir fuselée, découper l'air et se suspendre tout net, stoppée par une pincée de mes deux doigts.

La mouche tombe, atténuée, léger duvet, là par hasard, se pose bien droite, dressée sur elle, hackles tendus.

3

Rien d'autre, attente, tension, émotion, rien d'autre... a t'elle eu peur, n'a t'elle rien remarqué, toute occupée?

Je recommence, ma soie qui vibre, le rythme y est, j'ai la cadence. La mouche est lâchée de haut, petit parachute qui choit d'une branche, coléoptère étourdi, éphémère égarée.

La pose est nette, tout près.

Relevant le museau, la bête s'approche, lascive, sûre d'elle, caudale ramant les fonds et, Très lentement, bulle ma mouche, aspire et se retourne.

Je tends le fil, mon scion ploie, le poignet croche, la truite s'étonne, s'arrête, d'un coup se cabre, courbe l'échine, se ramasse et se détend, tout droit devant elle fonce, emportant tout d'une longue traction, très longue et forte, et lourde.

Rien ne la freine, elle est au fond, descend le pool, ma soie défile, le moulinet ronfle, Que c'est long...

La voici qui remonte et fait volte face, elle arrive très vite, je lève la canne au plus haut sur ma tête, tire à brassées des mètres de cordes.

Garder la tension...

La voilà qui repart, boule de muscles, furieuse.

Elle revient, mais moins vite, parallèle au courant, le franchit à nouveau, dérive en cherchant une cache sous les roches, sondant, cognant... Elle fatigue.

Je me baisse, cache mon visage et ramène vers moi doucement, en souplesse.

L'épuisette est sous elle. Trop tard, elle m'a vu et s'enfuit aussitôt.

Peine perdue, je lui donne du fil, le nerf de la canne travaille bien, elle repasse près de moi, un peu plus sur le flanc.

Cette fois-ci elle dérive, je la cueille...

Qu'elle est belle, toute mouillée, bronzée et verte à la fois, je lui parle, qu'elle est belle, pleine de points, rouge et noirs et autres.

Sauvage...

Bertrand Damoiseau